



Cécile Pardi *alias* Gladys Monday

Parole de cheval

**Un cheval a tout vu
mais personne
ne veut le croire...**

Cécile Pardi
Gladys Monday

Parole de cheval

Car un cheval avait tout vu...

© Cécile Pardi, Gladys Monday, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6814-8

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cécile Pardi, née en 1966, est une autrice franco-suisse. Ses romans sont délibérément positifs et enthousiastes, nourris d'une énergie choisie avec soin qui semble, à son tour, nourrir ses lecteurs.

Elle a notamment publié :

– Les semeurs de bonheur, roman, Albin Michel, 2019

– Les chevaux de cœur, roman, Albin Michel, 2021

édition poche : Une si belle envie de vivre, éd. Nami, 2025

Sous le pseudonyme de **Gladys Monday**, elle se lance dans une série policière dont le thème est la magie de la vie : l'intelligence animale et végétale, la communication avec le vivant, les chevaux guérisseurs, les mélodies-médecines chantées par les plantes, le monde invisible, l'au-delà...

Tome 1 :

Parole de cheval - *Car un cheval avait tout vu.* - Librinova 2024

Tome 2 :

Parole de tomate - *Et si le jardin était l'assassin ?* - Librinova 2025

Tome 3 :

Parole de fantôme - *C'est si beau là-haut...* (à paraître)

Pour plus d'informations : www.cecile-pardi.com

*À ma mère,
Vendéenne de naissance et de cœur*

Chapitre 1

Marceline se tenait dans sa cuisine, un couteau à la main, les yeux rivés sur trois Roses de Berne. Ses toutes premières tomates, qu'elle venait de cueillir, encore tièdes de soleil et tendres à souhait, la toute première récolte de sa nouvelle vie de retraitée. Après bien des années nomades, elle se posait enfin et s'autorisait à prendre racine en jardinant.

L'instant était donc précieux, la salade symbolique. Or, c'est cet instant précis que le destin choisit pour sonner à sa porte. Elle ne put retenir un juron : « Nom de Bleu ! »

Elle vivait seule, tranquille, un peu trop parfois. Elle recevait peu de visites et peu de coups de téléphone mais toujours aux moments les plus tragiques : au milieu de son feuilleton, en plein susp... La sonnette recommença, adoptant un ton impératif.

Marceline regarda l'heure. Midi moins le quart. Elle n'attendait personne, ni aucune livraison. Le temps qu'elle s'essuie les mains, on sonnait déjà une troisième fois. Cette insistance frisait l'impolitesse ou traduisait une grande urgence. D'un pas à la fois énervé et inquiet, elle alla ouvrir la porte et recula d'étonnement.

Elle se trouvait tête à tête, nez à naseau avec... un cheval ! Elle n'avait jamais vu de canasson d'aussi près. Lui aussi avait l'air surpris de la voir. Ils s'observèrent un instant. Elle examina ses grands yeux noirs, doux, pacifiques, sa tête blanche et son toupet gris. Il portait une selle sur le dos. Il n'avait donc pas sonné tout seul...

Ce n'était pas un timide, il avait déjà posé les sabots de ses antérieurs sur le perron de la cabane avec la nette intention d'en inspecter l'intérieur. Elle pensa sortir pour chercher son cavalier mais elle devait rester dans l'embrasure de la porte pour l'empêcher d'entrer. Elle se demanda si elle pouvait appeler ou si cela lui ferait peur. Elle essayait de réfléchir aussi vite que sa cervelle le lui permettait. La situation était nouvelle et plutôt cocasse. Elle n'habitait pas une

ferme isolée, entourée d'éleveurs de bétail, style Far West, mais une tiny-house, non loin de la quatre-voies. Elle ne connaissait aucun cheval dans les environs. D'où pouvait-il donc venir ? Que faisait-il là, précisément devant *sa* porte à elle ? Elle levait les yeux au Ciel, s'adressant intérieurement au PDG de l'univers qu'elle tenait responsable de tout ce qui ne fonctionnait pas comme elle l'entendait sur Terre. Elle demanda pitié. Elle ne voulait plus de farces, sa vie en avait été pleine. Elle était à la retraite et désirait du repos !

C'est alors qu'un homme apparut au coin de la cabane. Mince, presque frêle, il portait une casquette, un T-shirt et un jean, couverts de poussière. Il avançait vers Marceline, précédé d'un chien, comment dire..., énorme tout simplement. On aurait dit un loup, mais plus haut sur pattes. Il se plaça devant elle et la fixa intensément avec un regard perçant, l'air de dire : "Tu le touches, j'te tues". Cool !

N'importe qui aurait eu le réflexe de reculer dans la maison et de fermer la porte pour se mettre en sécurité. On entend tellement d'histoires, comme celle des faux techniciens EDF qui entrent chez vous sous prétexte de contrôler la ligne et repartent avec vos économies. Mais, premièrement cette femme n'a aucun réflexe et deuxièmement, ce gars-là ne lui ferait pas le coup de relever son compteur, ou alors il s'était trompé de déguisement. Cette idée l'amusa, elle se détendit et l'observa : qu'est-ce que ce drôle de cowboy des banlieues allait pouvoir lui raconter ?

Le gars fit doucement reculer son cheval puis la regarda avec attention. Il essayait de lire quelque chose sur son visage. Il avait les yeux d'un bleu intense. Il semblait très jeune et pas franchement dangereux. D'une voix mal assurée, il finit par lui demander :

— C'est toi, Marceline ?

— Marceline Fontaine, c'est écrit sur la boîte à lettres.

Elle restait sur ses gardes, bien décidée à ne pas se faire embobiner. Elle le dévisageait aussi. Il avait l'air tout juste sorti de l'enfance, fatigué, peu sûr de lui en fait.

— Je suis Rémi, le fils de Camille.

Comme elle ne réagissait pas assez vite, il ajouta :

— Ta cousine.

Puis, après une pause d'une seconde et d'un ton impatient :

— Je suis ton filleul.

— Rémi ?

Ça y était, Marceline commençait à le reconnaître. La dernière fois qu'elle l'avait vu, il devait avoir six ans.

— La dernière fois que je t'ai vu, tu devais avoir...

— Six ans. Oui, j'en ai seize maintenant.

— Mais qu'est-ce

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase.

— Est-ce qu'on peut s'installer chez toi ? Il est arrivé quelque chose de grave. J'ai dû quitter la ferme, je sais pas où aller et comme t'es ma marraine...

Marceline restait sans voix, fixant alternativement le cheval et le loup. Rémi comprit.

— T'inquiète, je m'occuperai d'eux, t'auras rien à faire.

— Mais où veux-tu les mettre ?

— Flamenco sera très bien sur ton terrain et...

— Mais ce n'est pas un terrain, c'est un jardin ! corrigea-t-elle, outrée. J'ai un potager, des fleurs. Il va tout me massacrer !

— J'ai vu que tu as un bout de pelouse, ce sera parfait. Et puis faudra lui donner du foin parce que c'est pas ton mini-gazon qui le nourrira.

Rémi prit son cheval par les rênes et, précédés du chien-loup, ils disparurent au coin de la cabane. Ils allaient tout droit vers les plants de tomates ! Marceline les suivit en courant, affolée à l'idée que le canasson se jetât sur ses plantations. Mais ils décidèrent de tendre une corde à linge entre le pommier, le cerisier et le portail pour délimiter une sorte de parc pour le cheval. Ainsi le potager serait épargné. Puis Rémi enleva la selle et les rênes à son destrier et lui parla. Il lui expliqua qu'ils allaient rester là et qu'il pouvait se reposer. Curieusement, Marceline avait l'impression que le cheval l'écoutait et même le comprenait. Il souffla plusieurs fois comme pour dire qu'il était d'accord, et il commença à brouter le joli gazon.

La marraine et le filleul s'installèrent dans la petite maison, à la table du coin cuisine devant un verre de jus de fruit pour lui, un verre de Pineau pour elle – elle avait besoin de se remettre de ses émotions. Elle voulait qu'il lui raconte son histoire. Mais il y avait ce chien qui le suivait comme son ombre. Rémi sentit son malaise face au fauve. Il fit alors les présentations.

— Il s'appelle Minou.

— Minou, vraiment ? répondit-elle mi-amusée, mi-agacée.

Le jeune homme poussa un énorme soupir.

— Je sais, ça peut paraître bizarre. On l’a trouvé un matin dans la grange, il était caché derrière des bottes de foin. On entendait couiner. Comme il y a souvent des chats dans les écuries, on a cru que c’était un chaton. On l’appelait : « Minou, Minou » pour l’attirer et quand il est sorti, il était si petit... Il nous suivait partout quand on disait Minou alors ça lui est resté. On pouvait pas savoir qu’il deviendrait si grand.

Il ajouta :

— En fait, ce nom lui va très bien. Parce qu’il a l’air dangereux comme ça mais à l’intérieur, c’est un timide, il est même très câlin quand on le connaît.

Le chien la fixait à nouveau intensément de ses yeux jaunes.

— Moi, je ne le trouve pas franchement timide, tu vois, plutôt genre menaçant...

— C’est parce qu’il est pas sûr de pouvoir te faire confiance. Il sent que tu as peur de lui.

Rémi demanda :

— Assieds-toi, Minou.

Le chien s’exécuta.

— Donne la patte à Marraine.

Le loup posa une grosse patte griffue sur la cuisse de Marceline. Le garçon demanda à leur hôtesse :

— Dis-lui que tout va bien, que tu vas t’occuper de nous et qu’il sera bien chez toi.

Elle trouvait que ce gamin allait vite en besogne. Elle se rassura en se disant qu’elle trouverait une solution pour les renvoyer chez eux mais pour le moment, elle devait comprendre ce qu’il faisait là, entendre son histoire. Du bout des doigts, elle caressa la tête de l’animal qui aussitôt lui lécha la main et se mit à sourire. Cela peut paraître fou mais elle vit vraiment ce chien lui sourire. Une fois la paix faite avec lui, elle demanda à Rémi de lui expliquer ce qui se passait. Elle le connaissait à peine. Sa mère, Camille, était une cousine et une amie, mais Marceline avait quitté leur village vendéen depuis longtemps. Pourquoi était-il venu lui demander asile, à elle ?

— Alors, qu’est-ce qui t’arrive, mon garçon, raconte.

— Maman est morte, elle a été assassinée.

Chapitre 2

Rémi avait lancé cette nouvelle comme une grenade à la figure de sa marraine. La déflagration l'avait mise K.O, elle ne savait pas quoi répondre. Le gamin continua tout seul son récit :

— Je suis parti de la maison mardi soir. J'ai pris Flamenco et Minou et on est venus te retrouver. Maman m'avait dit un jour, si tu as un problème, va chez Marceline, elle t'aidera toujours. Elle avait programmé ton numéro de téléphone dans mon portable. Je t'ai géolocalisée et quand j'ai vu que t'habitais pas très loin, j'ai décidé de venir chez toi. On a marché pendant cinq jours. Je pouvais pas toujours charger mon portable alors parfois j'avais plus de GPS, on s'est un peu perdus. Quand j'arrivais à squatter une grange ou un garage, je le rechargeais... On a dormi dans des prés pour que Flam' puisse manger la nuit. J'avais pris des provisions pour Minou, mais il a pas mangé depuis deux jours. Pour moi, j'ai piqué des tomates et des fruits dans les jardins...

Marceline eut un pincement au cœur. Son filleul était un voleur de tomates ?! Mais ce fut fugace. L'histoire était bien trop grave pour s'attarder à ce détail. Il l'avait géolocalisée ? Il faudrait qu'elle lui demande comment. Mais ce n'était pas non plus le bon moment pour parler de cela. Le gamin était là, épuisé, couvert de poussière et apparemment effrayé.

Que pouvait-il bien être arrivé à Camille ? Elle était jeune, la quarantaine, saine et sportive. Elle avait un petit élevage de chevaux, dans leur village, en Vendée, qu'elle menait seule depuis le décès de Pierre quelques années auparavant. Le gamin s'était tu, elle n'y tint plus, elle demanda :

— Mais qu'est-il arrivé à ta mère ?

Rémi ficha ses yeux dans ceux de sa marraine et d'une voix sourde et dure, il hurla presque :

— C'est Bertrand qui l'a tuée. Flamenco a tout vu. On l'a dit mais personne nous croit. Ce salaud a commencé à vendre les chevaux de maman et maintenant il veut vendre Flamenco, mais lui, c'est mon cheval, il a pas le droit, tu